

Soixante cinq ans que je n'y suis pas revenu
Autant d'années rayé d'une croix, non pas gammée
Mais il est vrai que y penser, c'est pas rêver.
A dire vrai, j'aurai voulu perdre, tout perdre.

J'arrive ici, sarcastique et ironique
Dans ce décor sans aucune poétique
Je regarde, silencieusement et distant
Les rouages sanglant et barbare du temps;

Perdu, Vide, brisé, brûlé, rien que des cendres
Tel était l'état du camp. Venant de descendre
Emmené comme de vulgaire bestiaux aux enfers.
Les diables en uniforme, nos bergers Lucifer

Comment des hommes ont-ils pu les traiter ainsi?
Usiner des corps, tester des « races », animaux
Voilà ce qu'ils étaient! Voilà, c'est ça Kapo
Barbare avide de sang, quelle jolie nécromancie.

Je revoie tout, je revis tout. A chaque seconde
A chaque instant. Mes amis, mes morts reviennent
Me hanter, retrouver. Sans jamais délaisser
Mon état de victime qu'ils n'ont pu constater

Tout est si loin pour moi, là bas, loin dans ma Bourgondie
Je ne sais pas si tout cela me concerne.
Méritais-je la vie après une telle agonie?
Pourrai-je dormir cette nuit sans nul cerne?

La haine que j'ai pu avoir, elle a disparu!
La violence que j'aurai pu avoir, elle aussi,
Disparu, tels des hommes, tels des corps, à jamais
Envolé dans le ciel, tel des âmes sans peine
Libéré de tout poison, libéré de la mort, libéré de la vie!
Je visite ce camp, lieu de ma première mort
Paisible mais vigilant, priant pour que le drame ne se reproduise pas

Et moi, de mes vingt ans.
Je reste sans voix
Devant cette usine de mort
Et cet échafaud
Qui me donne effroi sur l'homme.

Je regarde sans nul espoir pour cette humanité qui se perd.